Analyse linéaire 1 : « Elévation »

Le poème « Elévation » est le troisième du recueil et il s’inscrit dans une série inaugurale qui semble définir le rôle du Poète et son art poétique, après « Bénédiction », sur la vocation de Baudelaire et son rejet par sa mère et la société, et « L’Albatros », qui définit le paradoxe du poète maudit, et avant « Correspondances », qui met au jour le principe des synesthésies poétiques. Dans cette série de quatrains en alexandrins et vers embrassés, le poète se tient à discours à lui-même sur sa présence au monde et sur sa capacité à échapper à la laideur pour atteindre l’idéal. La dimension mystique du texte place le Poète au-dessus des hommes, capable de percer au jour les secrets du monde.

(Mouvement à rédiger).

Le premier quatrain souhaite « élever » les hommes au-dessus de leur monde prosaïque vers des confins lointains comme l’indique le titre. Les quatre premiers vers, jouent sur des anaphores en tête de vers et à la césure « Au-dessus » (2 fois) et « Par-delà » (3 fois). La vision proposée suit la hauteur de l’ascension, le monde réel est décrit dans les 4 premiers vers, puis c’est un monde aérien avec « soleil » et « les éthers » au vers 3. L’accumulation se fait plus ample avec une seule périphrase au vers : « les confins des sphères étoilées » qui nous projette dans un univers inconnu mais lumineux.

Le vertige n’a pas de prise sur le Poète, comme l’indique le discours qu’il se met à se tenir à lui-même, dans un dédoublement métonymique « mon esprit, tu ». Il fait l’éloge de sa capacité à évoluer sans encombre « se mouvoir avec agilité ». Le vers suivant le compare à « un nageur qui se pâme dans l’onde » et confirme le bonheur de goûter à une dimension inconnue et mystérieuse. Les deux vers suivants renchérissent sur cette faculté, reine de toutes les facultés, disait Rimbaud, avec le verbe « sillonner » qui indique l’exploration de cette dimension dont le mystère est redoublé par le pléonasme « immensité profonde » et un plaisir sensuel, « une indicible et mâle volupté ».

Le quatrain suivant invite à un voyage unique, par la hauteur « envole-toi », loin de notre monde représenté par des « miasmes morbides », pourriture, poison, mort. C’est un voyage initiatique pour se « purifier » dans « l’air supérieur ». Un second impératif préconise de « boire » « le feu clair qui remplit les espaces limpides » comparé au vers précédent à « une pure et divine liqueur ». Comment interpréter ce feu autrement que comme le feu de la création, un feu spirituel comparable à son antagoniste, l’eau, parce que c’est le privilège du poète de pouvoir se nourrir de l’inspiration divine.

Le quatrain suivant expose la suprématie du poète sur les autres mortels dont la condition est représentée comme une « existence brumeuse », c’est-à-dire qui s’oppose au monde de là-haut. Le vers 2 insiste avec des hyperboles sur la lourdeur de la vie « chargent de leur poids » due aux souffrances « ennuis et vastes chagrin ». Ces deux derniers termes appartiennent à un lexique propre à Baudelaire, dans « Spleen », ou dans « L’avertissement au Lecteur », « ennui » est à prendre au sens étymologique, contraction de « in odium esse », « se prendre en haine », et « chagrin » est souvent utilisé. « Felix qui… » est une expression latine, reprise par du Bellay dans « Heureux qui comme Ulysse… », et que Baudelaire reprend ici pour célébrer le poète avec une longue périphrase « celui qui peut d’une aile vigoureuse/ S’élancer vers les champs lumineux et sereins », qui n’est pas sans rappeler la figure de l’Albatros du poème précédent. Il s’agit d’atteindre encore une fois la lumière. Le dernier quatrain présente à nouveau une définition du Poète sous la forme d’une longue périphrase qui commence par « qui », « celui dont », avec un autre archaïsme de la Renaissance, « pensers » et non « pensées ». Les « pensers » sont comparés à l’envol des alouettes, à l’aube avec le renchérissement « vers les cieux, le matin ».

Une voix, comme dans « L’Ennemi » ou « L’Horloge » prend alors la parole avec le tiret du début du dernier quatrain pour affirmer une vérité générale au présent universel : « qui plane sur la vie » semble définir la hauteur à laquelle s’élève le Poète créateur en dehors et au-dessus du monde, et sa capacité à « comprendre sans effort/Le langage des fleurs et des choses muettes ». Le poète parlerait donc une langue inconnue, celle du monde qui nous serait incompréhensible, et ce naturellement « sans effort ». Ces fleurs représenteraient la nature mais aussi celles qu’il nous donnera en bouquet dans ce re-cueil (cueillir), pour nous présenter des vérités sur ce monde, ces « correspondances » dont il fera état dans le poème suivant, comme une sorte d’art poétique.

(Conclusion à rédiger).